

La semaine dernière, nous avons parlé du monde séduisant de l'extérieur et du paraître dont il faut se protéger. Nous avons parlé de la nécessité de préserver notre singularité, cette semaine nous découvrirons l'importance de la développer. Si l'on devait décrire Yossef en un mot, lui qui se situe au cœur de cette *parasha*, on dirait de lui qu'il est la force de la résistance. « Résiste, prouve que tu existes » pourrait être sa chanson. Ainsi, Yossef va descendre en Égypte afin d'y préparer spirituellement l'arrivée des *bnei Israël* et inscrire dans le cours de l'histoire la capacité à être entouré d'une civilisation étrangère tout en restant soi-même. Il s'agit non seulement de rester mais aussi de développer qui je suis. La semaine dernière, nous avons parlé du combat entre l'ange d'Essav et Yaakov qui en sort blessé à la hanche. Le côté boiteux d'Israël, c'est sa difficulté à résister à l'assimilation. Yossef, lui, sait faire cela et nous livre à ce sujet des éléments de réflexion. Il traverse des épreuves colossales tout au long de cette *parasha* mais parvient tout de même à développer sa singularité. Nous allons tenter de nous inspirer de cette grande figure du peuple d'Israël.

Le fantasme d'un monde égalitaire

Développer sa singularité, ne pas se conformer à un protocole, à un diktat qui serait contraire à leur être profond, c'est ce que l'on souhaite enseigner à nos enfants. On espère qu'ils sauront se sentir uniques. Cette idée est profondément liée à la fête de *Hanouca*. Pour développer sa singularité, il faut déjà savoir qui l'on est et comprendre la mission qui nous a été donnée. Si ma mission est unique, j'ai en moi des ressources uniques qui me permettent de l'accomplir. Toute la problématique de la jalousie tient à une erreur sur ce point. Être jaloux, c'est croire que les ressources de l'autre me permettraient d'être meilleur. Penser cela tient au fait de n'avoir pas identifié sa mission propre. Ce problème se pose particulièrement au moment de *Hanouca*, première tentative visant à assimiler Israël.

Auparavant, il y avait eu Pourim, le risque de génocide. A *Hanouca*, les Grecs souhaitent helléniser les juifs. L'intelligence de l'étude juive est appréciée, reconnue, on invite donc le peuple d'Israël à se fondre dans la masse. Pourquoi garder des particularités lorsque l'on est ainsi accueilli par le monde? Celui qui défend le mieux la thèse

hellénique, c'est Zemmour, représentation absolue de l'anti-*Hanouca*. D'où vient l'idée du projet et de la vision en commun ? De rassemblement ? Tout cela est issu de la pensée grecque dont découle l'agora, lieu de réflexion et d'échanges philosophiques. Les idées qui y sont partagées sont le ciment du peuple. Dans la *Torah*, le roi aussi unifie le peuple. Cela dit, le caractère unique de chaque personne doit être maintenu. Or, faire de quelqu'un la partie qui doit se confondre au tout plutôt qu'une entité unique débouche sur la dilution de son identité.

La grande difficulté de *shalom bait* pour un couple dans ses premiers pas est d'ailleurs celle-là. Derrière d'apparentes brouilles et conflits se trouve toujours cette question : dois-je continuer à porter mon histoire ? Cette question vaut pour les habitudes alimentaires, pour le choix du lieu de vacances, pour les dépenses... Lorsque deux histoires se fondent en une, comment rester authentique et loyal vis-à-vis de sa propre histoire ? La *parasha* de *Vayeshev* commence avec la colère des frères vis-à-vis de Yossef qui finit par être vendu en Égypte comme esclave. A cela s'ajoute l'accusation de viol de la femme de Potifar. Malgré toutes ces épreuves, Yossef a la capacité de transformer en or tout ce qu'il touche, quand bien même il est esclave.

La *parasha* se termine pourtant sur des mots tragiques : *vayishkakheou*, וַיִּשְׁכַּחְהוּ il a été oublié. La plus grande inquiétude qui puisse nous habiter, c'est de devenir « oublié ».

La deuxième grande oubliée de cette *parasha*, nous allons en parler, est Tamar. Elle est veuve, elle porte des habits de deuil chez son père, on lui promet quelqu'un et on l'oublie. Tamar va devoir faire toutes sortes de manigances pour se rappeler à la mémoire de son entourage comme nous le verrons. Toute la *parasha* semble dégringoler, pourtant, comme dans nos vies lorsque c'est le cas, quelque chose en émerge.

Voyez comment cette *parasha* commence. *Vayirhou ekhav*, les frères de Yossef ont vu, *ki oto ahav aviem*, que leur père l'aimait, *mi kol ekhav*, plus que tous les frères, וְיִרְאוּ אֹתוֹ מִכָּל-אֶחָיו, *vayisneou oto*, ils l'ont détesté pour ça, *velo yakhlou dabrou le shalom*, ils ne pouvaient plus lui parler paisiblement-

וַיִּשְׁנֶאוּ, אִתּוֹ; וְלֹא יִכְלוּ, דְּבָרָו לְשָׁלֵם.

Je le dis souvent, lire la *parasha*, c'est lire une caricature de nos vies, ici c'est lire la complexité d'une fratrie. Toute l'histoire de *Béréshit* traite de fratries en conflit. L'histoire de Yossef et ses frères est la plus terrible qui soit. C'est ce qui va causer la totalité des exils et la destruction du second temple. D'ailleurs, pour avoir le troisième temple et retourner en Israël, on a la recette toute indiquée : le *shalom*. Simplement il est difficile d'y accéder. Nos mauvaises énergies de haine nous viennent de cette histoire. *Ahav oto aviem*, papa l'aime plus que nous. Il lui a même offert une tunique magnifique.

Vous savez, je suis mère de six merveilleux enfants, grâce à D. On aimerait vivre dans le fantasme de l'uniformité. Maman, qui aimes-tu le plus ? Les enfants posent la question très tôt et c'est la question de la vie. Nous l'avons également posée. On peut vouloir leur mentir en disant qu'on les aime tous de la même façon. Faire des différences c'est très grave, par contre il y a des différences. C'est une évidence et la *Torah* le dit elle-même. Le premier enfant qui arrive dans ta vie ne te fait pas le même effet que le cinquième ni le second. La première fille ne te fait pas le même effet que le premier fils. L'enfant pour lequel tu as prié des années ne te fera pas le même effet que celui qui est arrivé spontanément. Celui qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une personne que tu adores ne te fera pas le même effet que l'enfant qui arrive avec la tête de ta belle-mère ou celle de ta « fameuse » belle sœur 😊 Beaucoup de projections s'opèrent sur les enfants sans même que nous en soyons conscients.

Mais puisqu'il est horrible de préférer un enfant à un autre, on refoule ce sentiment le plus loin possible, on l'enferme à double tour. Bien sûr qu'on aime tous nos enfants mais on les aime **différemment**.

Tu n'aimes pas de la même manière l'enfant pour lequel l'école t'appelle tous les deux jours et l'enfant qui ne ramène que des bonnes notes et qui te permet de vivre dans l'illusion que tu es une mère - parfaite.

Le Talmud précise qu'il ne faut pas privilégier un enfant par rapport à l'autre comme l'a fait Yaacov Ceci est valable pour ce qui est quantifiable,

toutefois, au niveau émotionnel, les enfants ont tous des besoins différents.

Lorsque j'ai suivi un stage de discipline positive, on nous a enseigné très concrètement comment s'y prendre pour mettre en avant ces différences qui existent de fait.

Le groupe de futures formatrices était divisé en trois en fonction de notre place dans nos familles d'origine : les aînés, les enfants du milieu et les petits derniers. La formatrice nous demandait d'écrire les avantages et les inconvénients de notre place. Lorsque l'on a partagé ce qu'on avait écrit, on a vu que toutes les aînées partageaient quasiment le même point de vue, ainsi que toutes les 'enfants-sandwichs', et pareil pour les « petites-dernières ». Nous avons vraiment l'impression d'avoir eu la même vie les mêmes défis et difficultés. L'aîné qui se plaint de devoir donner l'exemple, le petit dernier, l'oublié et celui du milieu qui ne trouve pas sa place. Toutes les places ont des inconvénients. La *Torah* explique que nous aimons nos enfants **différemment**.

Lorsqu'ils nous mettent à défi et demandent à recevoir exactement comme leur frère, nous avons tendance à vouloir rétablir la situation en faveur d'une égalité parfaite. Il faut pourtant résister à cette envie et expliquer qu'on n'agit pas de la même façon avec les deux enfants puisqu'ils sont différents. Chaque enfant doit recevoir ce qui lui convient et c'est à nous de le rappeler. Nous sommes tellement influencés par la culture occidentale qui gomme les différences, que nous avons du mal à donner une telle réponse. A l'école des parents, où je me suis empressée d'aller, jeune maman paniquée que j'étais, une formatrice nous avait illustré les risques inhérents au fait de donner exactement la même chose à chaque enfant par l'anecdote suivante.

Une maman tient absolument à TOUJOURS donner à l'identique tout ce qu'elle donne pour chacun de ses enfants. Elle s'en fait un point d'honneur ! (Elle avait dû elle-même souffrir de différences importantes au sein de sa propre fratrie) A l'entrée de *shabat*, elle donne à ses enfants des petites gaufrettes issues de production industrielles donc absolument identiques. Ils ne peuvent s'empêcher de les poser sur une table et de vérifier qui a reçu la plus grande La recherche de la différence est inscrite en nous parce qu'à travers

elle s'exprime le caractère **unique** de chacun. La haine des frères vis-à-vis de Yossef prend racine dans le fait qu'il soit traité différemment. Or Yossef a une place spéciale dans le cœur de Yaakov, c'est une réalité. Il est le fils de Rahel, la femme choisie par Yaacov et de plus il a été très attendu.

J'ai attendu un de mes enfants pendant six ans avant de l'avoir et je peux vous dire que cet enfant a une place spéciale, c'est comme ça. Cela dit, différemment ne signifie pas qu'on aime plus ou moins.

Toutefois, à la lecture de la *parasha*, on ne peut pas s'empêcher de se dire que Yossef exagère. Il aurait peut-être pu garder pour lui ses rêves de grandeur par exemple. Dans son premier rêve, les gerbes de blé de ses frères se prosternent devant la sienne, ce qui suggère déjà la force économique de Yossef (le blé représente la dépendance économique). Le fait de se tenir droit devant des personnes qui se prosternent peut signifier une forme de supériorité mais aussi une **responsabilité**. Notre *parasha* est très symétrique avec deux rêves au début, deux rêves à la fin et au milieu, le chapitre qui relate les événements entre Yehouda et Tamar. On remarque que les rêves du début ne sont pas interprétés. Une halakha affirme pourtant l'importance de raconter un rêve sans quoi il serait comme une lettre laissée fermée. Le rêve doit être raconté à une personne qui nous aime afin que l'interprétation soit favorable. Yossef, naïf, d'à peine dix-sept ans, raconte son rêve à ses frères qui l'interprètent ainsi : *timlko kh alenou*, veux-tu régner sur nous ?

Le rav Samet explique qu'il y a ici une erreur d'interprétation. Pourquoi ne pas plutôt interpréter ce qui semble être un geste de soumission comme un geste de dépendance ? Comme cela va être le cas avec la famine dans la région, les frères vont dépendre de Yossef financièrement. Yossef rêve ensuite que le soleil, la lune et les étoiles se prosternent devant lui (et non pas devant son étoile). Si le premier rêve traitait de dépendance matérielle, il est désormais question de dépendance spirituelle. Yossef est précisément celui qui va préparer notre résistance spirituelle au sein de l'exil. Lui qui était si différent de ses frères sait combien il est important de maintenir sa singularité même dans les moments où il serait tellement plus simple de la gommer. Yossef est donc le plus à

même de préparer la venue du peuple d'Israël en Égypte et de rappeler que l'on peut garder sa différence même en terre étrangère.

À la fin de la *parasha*, Yossef est bien plus âgé et déjà bien habitué à être différent des autres. Cela fait des années qu'il est en Égypte, chez Potifar et sa femme, appelée *douba*, une ourse, dans les textes. Cela fait donc des années que Yossef maintient sa singularité, qu'il résiste aux avances d'une femme alors même qu'il est loin de chez lui, qu'il se sent abandonné de tous et rejeté. Imaginez le cauchemar de solitude. Il aurait pu trouver un peu de réconfort dans les bras de cette femme mais continue de résister, prouvant ainsi combien il existe... Le voici puni pour un crime qu'il n'a pas commis. Comment comprendre les épreuves qui arrivent après avoir agi en accord avec la Torah ? Pourtant Yossef reste convaincu qu'il est porté par H' à chaque instant. Oublié de tous mais pas de H' ! En prison aussi, Yossef transforme tout ce qu'il touche en or. Il y rencontre le maître échanson et le maître panetier qui paraissent contrariés. Yossef s'enquiert de savoir ce qui les tracasse.

Le maître échanson raconte son rêve à Yossef qui, après avoir écouté, lui annonce qu'il retrouvera ses fonctions auprès de Pharaon dans trois jours. Le maître panetier, enthousiasmé par cette interprétation, souhaite également raconter son rêve. *וַיִּרְאֵהוּ שֵׁן-הָאֲפִים, כִּי טוֹב פָּתָר*. Lui aussi fait l'erreur de l'uniformisation. Encore une fois, tout le monde est différent : le maître panetier n'a pas le même billet de loterie que le maître échanson. L'interprétation de son rêve est bien différente. Dans trois jours, le maître panetier doit être exécuté. La volonté de faire pareil, d'être à l'identique se manifeste dans le texte une nouvelle fois. Celui qui a parfaitement compris que les choses ne pouvaient pas être perçues ainsi, c'est Yossef.

La différence pour créer de l'unité

De la différence jaillit la singularité. Si je me conforme, que ce soit au diktat d'untel ou de la société grecque, mon identité disparaît. Ma différence est ce qui me fait exister. Cette différence apparaît de façon lumineuse à travers le mot *akh* אָח en hébreu, qui signifie frère. Ce mot *akh* forme le début du mot *ekhad*, אֶחָד, un. Nous allons parler de la fratrie et de la capacité à créer une union au sein d'une même fratrie.

En prévision de la fête de *Hanouca*, je voudrais vraiment travailler sur la fratrie, la nôtre, mais aussi sur celle de nos enfants. Il s'agit des mêmes combats qui n'en finissent pas.

Akh, le mot frère, vient du mot *leakhot*, לאחות, raccommoder. Cela renvoie au fait de coudre ensemble des bouts de tissus qui proviennent de 2 tissus, de façon à obtenir une étoffe. Un lien a été créé entre les bouts de tissus. *Rav* Moshe Shapira explique que *leakhot*, c'est créer une unité à partir de choses distinctes. Comment faire en sorte que les fratries, les différents *akh*, mènent à quelque chose qui relève du *ekhad*.

En d'autres termes, il existe deux types de fratries, deux réalités dans le monde : les fratries unies et les fratries désunies. Dans ce dernier cas de figure, on trouve soit des conflits qui durent depuis des années, soit une absence de liens où chacun fait son chemin. Au contraire, dans certaines fratries, on est constamment les uns chez les autres. Je suis allée donner une conférence dimanche à Villeurbanne, ville d'origine de ma maman où je ne m'étais pas rendue depuis vingt-cinq ans. Là-bas se trouvent mes oncles, mes tantes, mes cousins, cousines que je vois peu et que j'étais ravie de voir. Le dimanche après-midi, ils se retrouvent tous chez une des tantes. Ils n'ont même pas à se prévenir tellement ce principe est naturel et ancré.

Entre frères et sœurs il existe souvent des tensions étant donné qu'il existe beaucoup d'enjeux. Les liens entre cousins et cousines ont une force extraordinaire parce qu'on ne partage que de l'affection. Comment faire pour que les fratries relèvent d'une forme de *ekhad* ? Ici aussi, il s'agit d'accéder à une unité, à un *ekhad* qui garde et maintient les différences. Dans un couple, il doit y avoir de l'amour, *ahava*, dont la valeur numérique est la même que pour le mot *ekhad* (13). Dans ce domaine également, il ne s'agit pas de gommer qui l'on est. Comment définir ce *ekhad* ?

R' Moshe Shapira z'v nous propose de réfléchir à ce petit *dalet* ajouté au mot *akh* pour donner le mot *ekhad*. Le *dalet* ד se trace en un trait horizontal en haut et un autre trait vertical qui lui est relié. Cette lettre ressemble à s'en méprendre au *resh* ר mais dont le sens est diamétralement opposé. Pour tracer cette lettre, on part d'en haut et on l'étire vers le bas. C'est un seul trait, il n'y a pas deux traits à faire comme pour la lettre *dalet*.

Également, il y a un monde de différences entre les mots *ekhad* et *akher*. אהר/ אחר

Hashem ekhad ne doit surtout pas devenir *hass veshalom*, *akher* ce qui correspondrait à de l'idolâtrie. La distinction entre le *dalet* et le *resh* est pourtant très fine. Il n'y a qu'un petit bout de trait en plus qui les différencie. R' Moshe Shapira z'v l'explique que la barre horizontale du *dalet* renvoie à notre rapport au Ciel, que l'on considère au-dessus de nous. Le *resh*, c'est la vision du monde d'une personne qui pense être une prolongation du ciel. *Elohim akherim*, c'est cela. Se prendre pour D., considérer que l'on a raison et qu'aucun autre avis ne puisse être valable est une forme d'idolâtrie. Le *dalet* que l'on retrouve dans *ekhad* associe deux traits très différents, celui du haut et celui du bas, comme s'ils avaient été raccommodés. Dans ce cas de figure, on a une connexion avec le haut **sans se penser en être une prolongation**.

Dans la fratrie ou dans le couple, comment créer une unité ? A ce propos, je pense que la plus belle *brakha* que l'on puisse faire à une mère est que ses enfants soient toujours unis.

Il y a soit un, soit deux *shabatot* compris dans *Hanouca*. Le *shabat* d'avant *Hanouca* est soit *Vayéshev* soit *Miketz*. Cela signifie que l'histoire de Yossef et ses frères est toujours racontée le *shabat* qui précède *Hanouca* et pendant *Hanouca*. Si *shabat* est la fête de l'amour dans le couple -les deux flammes de *shabat* symbolisent le *shalom bait*- les nombreuses flammes de *Hanouca*, elles, symbolisent le *shalom* de la fratrie, du foyer. Chaque flamme est un enfant. On peut voir deux flammes collées qui renvoient à ces deux enfants si proches. On peut voir une flamme qui brille plus que l'autre et qui renvoie à cet enfant qui prend toujours la parole. Une autre flamme qui ne s'éteint pas nous fait penser à celui qui ne s'endort jamais le soir, etc.

Pendant *Hanouca*, il est nécessaire de se concentrer sur l'unité familiale. Les cadeaux y contribuent d'ailleurs beaucoup. Au fur et à mesure des années, les cadeaux de *Hanouca* sont devenus un sujet très sérieux chez moi. Les enfants parlent particulièrement des cadeaux qu'ils se font entre eux. On leur donne de l'argent de poche pour ça et tous les soirs, discrètement, ils viennent me voir avec le téléphone et me demandent de les aider à

acheter ceci ou cela pour leurs frères et sœurs. Ils passent un mois à se chercher des cadeaux et j'en suis ravie car cela participe à la création d'une unité familiale. Faire un cadeau, c'est réfléchir à ce que la personne aime, à comment lui faire plaisir, en somme, c'est célébrer la singularité de la personne. *Ekhad* dans la fratrie, c'est exactement comme le *ekhad* que nous avons décrit dans le rapport à D. L'unité dans la fratrie prend racine dans le fait de reconnaître que l'autre n'est pas ma prolongation, qu'il est tout à la fois différent et porteur de commun.

On doit également coudre plusieurs bouts de tissus les uns avec les autres et faire du raccommodage. Chacun a sa singularité mais il est un point commun général autour duquel se retrouver. Nos enfants, vous l'aurez remarqué, adorent qu'on mentionne leurs différences et leurs particularités. Il est essentiel d'identifier, de signaler leurs talents et d'en parler, de les mettre en lumière. La plus grande inquiétude d'un enfant, particulièrement dans une fratrie nombreuse, c'est de n'être qu'un parmi les autres. Il n'y a rien de plus triste que de ne pas être spécial.

Hanouca c'est la fête qui nous enseigne qu'il y a des singularités. A nous de les voir et surtout, à nous de les dire. *Ekhad* dans une fratrie, ce n'est pas *akher*, mais bien deux traits distincts qui se lient.

L'apprentissage de l'unicité

Tout au long de la *parasha*, Yossef va faire l'apprentissage de la différence et de sa singularité. Le *Midrash* rapporte que Yossef est vendu dans une caravane de luxe. Il est toujours mieux de se retrouver dans une caravane à l'odeur d'Yves-Saint-Laurent qu'à l'odeur de pétrole. Dans l'épreuve, au moment le plus douloureux, Yossef note ce détail et y voit l'affection qu'*Hashem* lui porte. Yossef a ensuite un patron qui l'adore et qui fait en sorte de lui offrir les meilleures conditions de travail. Dans le malheur de Yossef se trouve toujours un peu de douceur. H' ne l'a pas oublié ...

Surtout, Yossef fait l'apprentissage de sa force intérieure à travers les avances de la femme de Potifar. Le *Midrash* et la *Guemara* dans *Yoma p 35* racontent qu'elle change d'habits matin et soir en espérant plaire à Yossef. Imaginez ce que signifie le fait d'être un homme beau et vigoureux, isolé en

terre étrangère et tenté jour après jour par une femme superbe. La semaine dernière, c'était le #metoo de Dina, cette semaine c'est le #metoo de Yossef. Yossef est devenu le symbole de la résistance. Elle lui arrache son vêtement, il lui résiste et va être jeté en prison. La *Guemara* dans *Yoma* rapporte le dialogue suivant :

-Écoute-moi. – Non. - Si tu ne viens pas avec moi, je te ferai emprisonner.

-*Matir asourim, Hashem libère les prisonniers.*

-Je vais faire plier ta fière stature.

-*Zokef kefoufim, Hashem redresse ceux qui sont courbés.*

-Je vais te rendre aveugle.

-*Pokeah ivrim, Hashem rend la vue aux aveugles.*

Tout cela se trouve dans les *brahot* du matin.

Elle lui donna des lingots d'argent afin qu'il consente à s'allonger près d'elle. Il refusa d'être avec elle dans ce monde ci mais aussi dans le monde futur, précise la *Guemara*.

Ce dialogue dans lequel Yossef répond avec les *brahot* du matin signifie la chose suivante : on peut bien me mettre en école laïque, en terre étrangère ou ailleurs, je me souviens de qui je suis chaque matin. En faisant *birkot ashakhar*, il s'arrête sur chaque phrase en se disant que la phrase « *Hashem libère les prisonniers* » le concerne. Moi Yossef, prisonnier en Égypte, je sais que je vais être délivré. Tous les matins, nous enseigne Yossef, concentrons-nous sur ce que l'on dit. Rend la vue aux aveugles : aujourd'hui je vais voir et c'est *Hashem* qui me donne cela. *Hamekchin mitsade gaver, Hashem* prépare les pas. Je vais marcher aujourd'hui, *Hashem*, met mes pas au bon endroit.

Dans ton lien avec le Roi des rois, tu es guidé. Je crois que Yossef nous livre là un conseil précieux. Tous les matins, fais bien tes *birkot ashakhar* et prend conscience de la chance que tu as. Notre regard nous porte automatiquement à la frustration et à l'envie. *Birkot ashakhar* oriente notre regard vers ce que l'on a et que l'on ne voit plus. On oublie ce que c'est que d'être en bonne santé, que d'avoir un bon cours de *Torah*, que de voir. Pourtant, je ne dois oublier ni qui je suis, ni la chance que j'ai, ni le lien que j'entretiens avec *Hashem*.

Lutter contre l'oubli

La Grèce a été représentée dans le langage des hakhamim par le concept de *hoshekh*, חושך

l'obscurité, formé des mêmes lettres que *shikhekha*, שכחה, l'oubli. En effet, les Grecs ont cherché à nous faire **oublier** notre Thora. Yossef nous a tracé la route concernant un travail de mémoire essentiel 😊 qui consiste à se souvenir de qui l'on est, pour éviter de sombrer dans les ténèbres de l'uniformité. Nos filles doivent savoir qu'elles sont des princesses, nos fils doivent savoir qu'ils sont des princes. Comment ne pas être un oublié ? La *parasha* se termine avec le mot *vayishkaheou*, וישכחהו, il a été oublié. La plupart des disputes de famille que j'entends tiennent à un oubli d'appel, à un oubli d'invitation. Il n'y a rien de plus douloureux que de se sentir oublié. On a besoin de savoir qu'on existe dans l'esprit des gens que l'on aime.

Tamar est aussi la grande oubliée dans cette parasha. Regardez ce *passouk* qui me bouleverse : Tamar est veuve pour la deuxième fois. Son beau-père Yehouda lui demande d'attendre que son troisième fils grandisse afin qu'elle puisse accomplir le lévirat à nouveau et ainsi assurer une forme de 'survie' à son (ses) mari(s) défunt(s) ; mais elle est littéralement oubliée ...

vatelekh Tamar ותלך תמר, Tamar est allée, *vateshev bet avia*, ותשב בית אביה, elle s'est assise dans la maison de son père, *vayirbou ayamim*, וירבו הימים, les jours se sont multipliés... Identiques les uns aux autres, sans aucun espoir de renouveau.

Vateshev n'est pas sans faire écho à *Vayeshev*, le nom de la *parasha* de cette semaine qui renvoie à une idée de passivité. On lui a dit d'attendre que Shela grandisse, il grandit et on ne se rappelle toujours pas d'elle. Tamar va alors susciter un lien avec son beau-père Yehouda ce qui constitue également la mitsva de Yboum (lévirat).

Rappelons les faits : Tamar avait épousé le fils aîné de Yeouda, Er, qui mourut compte tenu d'un mauvais comportement, alors, son frère, Onan accomplit la mitsva de *iboum*, le levirat, qui consiste à se marier avec sa belle-sœur pour assurer une descendance à son frère défunt. Le disparu a ainsi une possibilité d'avoir un enfant, à travers son frère. C'est une forme de résurrection qu'offre la Torah à celui qui aurait quitté ce monde sans enfant. Toutefois, Onan ne veut pas donner à son frère cette possibilité, il pense à tort que cela lui

enlèverait ce qui lui revient : *vayeda Onan ki lo lo iye azera*, וידע אונן, כי לא לו יהיה הירע, *Onân comprit que cette postérité ne serait pas la sienne.*

Onan pense être inexistant en donnant une existence à son frère.

Dès qu'il s'approchait de sa femme, il corrompait sa voix – ce qui a donné l'onanisme- *le bilti natan zera le akhi*, והיה אם-בא אל-אשת אחיו, ושחת ארצה, לְאָחִיו לְבִלְתִּי נָתַן-זֶרַע, pour ne pas donner de descendance à son frère.

Il est malheureusement très courant de voir des attitudes qui relèvent de cette pensée déviante : si je donne à l'autre un compliment, un mot agréable, encourageant, cela signifie que je me sens inférieure. C'est en réalité très exactement l'inverse qui est vrai !

Ici aussi s'illustre la question de la différence et de l'uniformité au sein d'une fratrie. J'existe à travers mon fils, exprime ici Onan, sans comprendre qu'il existerait encore plus à travers cette *mitsvah*. C'est ici que se joue toute la différence. Ce verset est celui de l'anti-singularité. Onan se dit : si l'autre a, cela signifie que je n'ai pas. Au contraire, si j'ai, cela signifie que je peux donner à l'autre.

Les enfants font la même erreur en réclamant la même chose que leur frères et sœurs alors qu'ils doivent recevoir autre chose, étant donné qu'ils sont eux-mêmes différents.

C'est pour cette raison que je trouve les cadeaux de *Hanouca* extraordinaires. Sentir que j'ai, doit donner envie de faire profiter aux autres. On découvre alors que là où l'on pensait ne pas exister, on existe le plus intensément.

Par Yehuda, il y a donc *iboum* et cela donnera la lignée directe du *Mashiah*.

La lumière de la fratrie

L'idée que si l'autre a, cela signifie que je n'ai pas, doit être gommée de la tête de nos enfants. C'est la phrase de toute la *parasha*. C'est à travers cette même phrase que la colère des frères de Yossef se manifeste. Je reçois de D. ce dont j'ai besoin et je ne reçois pas de Lui ce dont je n'ai pas besoin. Préserver sa singularité, c'est comprendre cela.

La fratrie est le thème transversal de la *parasha*. *Hanouka* nous invite à accéder au *shalom* au sein de la fratrie. Pour cela, contemplons la lumière des bougies, sans rien faire. Laissons-nous seulement remplir de l'intériorité de tous ceux qui se trouvent

dans la maison. *Ner ish ou beto*, il faut une *hanoukia* par famille. Lorsque j'étais encore ashkénaze -avant de me convertir- chacun avait sa *hanoukia*. Mais la *Halakha* stricte nous enjoint à avoir (à minima) une *hanoukia* pour l'ensemble de la maison. Si le monde illumine l'extérieur, les rues, les centres commerciaux, nous allons mettre en lumière la particularité de notre intériorité. Devant nos bougies, nous devons ne rien faire.

Il n'y a rien de plus dur que de ne rien faire. Il y a deux semaines, j'ai commencé un cycle d'hypnothérapie. Lorsqu'on m'a expliqué, j'ai eu l'impression qu'on me parlait de *Hanouca*. Il s'agit également de ne rien faire pour se connecter à son intériorité. *Ner Hashem nishmat adam*, נר השם נשמת אדם la *neshama* de l'homme est flamme de D' dit le roi Salomon . La flamme représente l'articulation entre matière et spiritualité. Nous devons nous assoir et regarder la flamme. Il me semble qu'on nous invite à pratiquer de la méditation, de la *hidbodedout*. Un des meilleurs moyens de méditer est d'observer une flamme dit le Zohar. Une flamme a cela d'incroyable qu'elle se métamorphose à chaque milliseconde.

La matière se consume pour former une nouvelle flamme à chaque seconde. Arrive-t-on à ressentir cet effet sur nous-mêmes ? Parvient-on à comprendre que nous ne sommes pas que le produit d'un passé ? Arrivons-nous à créer du *hidoush* en nous en permanence ? Le ekhad issu des deux bougies de *shabat*, apporte la paix, toujours symbolisée par la lumière. La lumière est la condition par laquelle les liens se créent entre les personnes et elle est une représentation de l'intériorité, du caractère singulier des êtres. Si je ne vois que ton extériorité, je ne vois que ce que tu as de commun avec tout le monde. Pour exister, il ne faut pas exister à la lumière du soleil. *Ein hadash takhat ashesmesh*, אין חדש תחת השמש, rien de nouveau sous le soleil.

Le soleil est la lumière qui inonde les personnes de manière uniforme et qui crée du commun. A contrario, les flammes de *shabat* et *Hanouca* relèvent d'une lumière unique, à savoir la nôtre, celle de notre famille qu'il s'agit d'entretenir. De maintenant jusqu'à *Hanouca*, allons chercher les particularités, allons chercher ce qu'il y a d'unique et de talentueux auprès de notre entourage et particulièrement de nos enfants. Pour créer qui l'on

est, il faut du commun mais aussi de la singularité. On peut même attraper nos enfants discrètement et réfléchir à ce que les uns et les autres vont aimer recevoir pour *Hanouca*. Le jour de *Hanouca*, jouons avec nos enfants, entrons dans leur monde et amplifions ce qui s'y trouve. Apprenons à voir ce qu'ils ont de différent, d'unique, tentons ainsi de trouver ce qu'il y a de lumineux en eux. *Hanouca sameah* !

Shabat Shalom et Hanouca Sameah!

Mariacha Draï

Réfoua chéléma –
Guérison de :

- Hava bat Turquie
- Moche Nethanel ben Rachel
- Eden ben Hava
- Dvora bat Sarah
- Carlie Sarah bat Haya Simha
- Romy Rahel Hana bat Stéphanie Liat
- Claudio Shalom ben Giulia
- Nathalie Emilie Esther bat Salma
- Martine Yacot bat Selma Batchiba Jeannette
- Déborah bat Hanna Myriam
- Routh Minette bat Esther

essentiE[|E]



Nouveau !!! téléchargez l'application
essentielle en scannant ce code ou sur
www.essentielle.app

La Paracha par Mariacha

Développer sa singularité

Vayéchév, Paris, Vendredi 26 Novembre 16h41 – 17h52

essentiELEF

Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Hannah bat Sarah
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam

Pour l'élévation de l'âme de:

- Haya Yéhoudith bat Sarah
- Joseph Ben Mordekhai Halevy
- Nelly Elisee bat Suzanne Rahel
- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous Cardoso
- Rahel bat Simha

Pour la réussite de :

- Michael Isaac ben Bella
- Julia Lisa bat Sonia
- Joshua David ben Julia Lisa
- Noah Abraham ben Julia Lisa
- Chalom ben Perla
- Eden bat Hava
- Yonathan Mordekhai ben Zamila
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam
- Avraham ben Rahel